

Études littéraires africaines

STOCKHAMMER (Robert), *Afrikanische Philologie*. Berlon: Surkhamp, Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, N°2163, 2016, 310 S. – ISBN 978-3-518-29763-6



Ninon Chavoz

Numéro 42, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039441ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039441ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chavoz, N. (2016). Compte rendu de [STOCKHAMMER (Robert), *Afrikanische Philologie*. Berlon: Surkhamp, Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, N°2163, 2016, 310 S. – ISBN 978-3-518-29763-6]. *Études littéraires africaines*, (42), 230–231. <https://doi.org/10.7202/1039441ar>

STOCKHAMMER (ROBERT), *AFRIKANISCHE PHILOLOGIE*. BERLIN : SURKHAMP, SUHRKAMP TASCHENBUCH WISSENSCHAFT, N°2163, 2016, 310 S. – ISBN 978-3-518-29763-6.

En évoquant une « philologie africaine », Robert Stockhammer entend battre en brèche le préjugé qui ferait de l’Afrique un « continent sans écriture ». D’Hérodote à Amadou Kourouma, la succession des chapitres, adoptant un ordre chronologique, vise dès lors à prouver combien l’Afrique peut être conçue comme lieu et comme objet d’écriture ou d’érudition.

Sa définition ouverte de la philologie le conduit à prendre en considération un nombre important de textes et de pratiques, unies par une même préoccupation langagière : selon les termes d’Auerbach, la philologie désigne bien l’ensemble des travaux portant sur la langue et sur les œuvres composées dans cette langue. Parler de philologie permet donc à l’auteur de s’intéresser à des domaines aussi variés que l’histoire, la littérature, la philosophie, ou encore le droit international, concernant l’emploi de la notion de génocide dans le contexte des guerres du Darfour. L’ampleur chronologique de l’ouvrage va par conséquent de pair avec une grande variété des domaines et des sujets traités ; qu’il s’agisse des langues, de leurs oppositions (ainsi autour du clivage entre le Grec et le barbare), de leurs origines et de leurs apprentissages, il s’agit toujours d’examiner le statut de l’Afrique en tant que lieu d’échange et de construction linguistique. La philologie africaine, telle que propose de la mettre en œuvre R. Stockhammer, nous semble dès lors ouvrir la voie à trois grands axes de réflexion, où philologie et Afrique s’éclairent réciproquement.

Le premier concerne le plurilinguisme et se fonde sur la coexistence, en Afrique, de langues locales et impériales. L’auteur revient entre autres sur la présence de termes puniques dans les écrits de saint Augustin, et propose à cette occasion l’hypothèse d’une philologie créolisée. Non contente d’intégrer des termes étrangers, celle-ci se fonde sur une altération de l’ordre grammatical et suscite une interrogation sur les formes « déviantes » du barbarisme et du solipsisme. La philologie africaine permettrait ainsi d’introduire le doute dans les catégories du discours de Quintilien, en estompant la frontière entre l’inflexion « vertueuse » de la rhétorique, caractéristique de la figure de style, et l’inflexion « vicieuse » de la grammairie, condamnée comme incorrection linguistique. Cette remise en cause des catégories rhétoriques fait l’objet, dans les chapitres ultérieurs, d’une analyse littéraire, notamment du « *wrong English* »

d'Amos Tutuola, transformé par la critique de Dylan Thomas en « *Young English* » prometteur.

Le deuxième axe est celui de la langue comme instrument de définition et comme vecteur, parfois problématique, d'essentialisation : le retour aux textes antiques et à leurs lectures – par exemple chez Cheikh Anta Diop – permet ainsi d'interroger les qualifications géographiques et ethnographiques, en revenant notamment sur l'assignation d'une identité « nègre » ou « noire ». La définition d'une littérature ou d'une philosophie proprement « africaine » apparaît également comme un enjeu de dénomination philologique.

La prise au sérieux de la langue permet enfin de présenter le répertoire des clichés et des lieux communs qu'elle véhicule. Ils peuvent être niés, comme c'est le cas dans l'écriture à contrainte de Walter Abish dans *Alphabetical Africa*, ou au contraire repris et parodiés, comme dans les leçons fictives proposées par J.M. Coetzee dans *Elizabeth Costello*.

La démonstration de R. Stockhammer vise ainsi à faire de la philologie africaine, marquée par le précédent historique de la bibliothèque d'Alexandrie, une discipline poreuse, nourrie de croisements internationaux. Par le réseau d'échanges, de traduction et de commentaires qu'elle orchestre, elle apparaît pour l'auteur comme l'expression précoce d'une technique de globalisation, véhiculée par les médiums complémentaires du navire et de l'écrit (*Schiffe* et *Schrifte*).

■ Ninon CHAVOZ

TCHEUYAP (ALEXIE), *AUTORITARISME, PRESSE ET VIOLENCE AU CAMEROUN*. PRÉFACE DE FABIEN ÉBOUSSI BOULAGA. PARIS : KARTHALA, COLL. HOMMES ET SOCIÉTÉS, 2014, 310 P. – ISBN 978-2-811-11170-0.

Cet ouvrage d'Alexie Tcheuyap, enseignant à l'Université de Toronto au Canada, est le premier qu'il consacre à un objet en dehors de son champ habituel de compétence, à savoir la littérature et le cinéma. Il analyse les rapports entre les pratiques autoritaires du gouvernement camerounais et la violence langagière de la presse écrite de ce pays, de 1990 à 2013. Le corpus étudié comprend des journaux de la presse privée et de la presse gouvernementale, tels que *Le Messager*, *La Nouvelle*, *Elimbi*, *L'Anecdote*, *Aurore Plus*, *Émergence*, *La Météo*, *L'Œil du Sahel Impact Tribune*, ou encore *La Cité*. L'auteur développe la thèse selon laquelle cette presse, à l'image du gouver-